

Hommages

Isabelle Jan nous manque.

Laurence Kiefé, Michel Laporte et Patrick Quillier, qui ont eu la chance d'être ses amis en ayant, néanmoins, travaillé avec elle, essaient de mesurer le vide qu'elle laisse.

Isabelle est morte le 3 février. Elle avait 81 ans et derrière elle, une longue carrière. Elle avait été, en même temps et successivement, éditeur jeunesse, écrivain, traductrice, critique littéraire, essayiste.

Tout ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle a fait, c'était toujours avec le même esprit indomptable, une rébellion profonde et innée qui la poussait à avancer, à insister, à s'obstiner. À sortir des sentiers battus. À innover. À s'aventurer dans des chemins d'exigence.

Lorsque je l'ai connue en 1980, elle dirigeait aux éditions Nathan la célèbre collection « Bibliothèque Internationale » qui avait pour ambition de faire lire à la jeunesse des classiques étrangers contemporains. Il s'agissait pour elle d'affirmer haut et clair que ces traductions étaient une initiation à l'étranger, à l'autre. Pour la première fois, on ne cherchait plus à adapter le texte venu d'ailleurs pour le rendre neutre et formaté. Au contraire, chacun de ces livres était une plongée dans un univers à la fois accessible et lointain.

La Bibliothèque Internationale a fait souffler un vent de renouveau sur la littérature de jeunesse. Citons Isabelle comme elle s'est exprimée dans *La Revue des livres pour enfants* en 2008 : « Nous étions, ne l'oublions pas, très près de mai 1968. Nous rêvions d'ouverture et

d'universalisme, je pensais, un peu naïvement peut-être, que la littérature de jeunesse se rattachait aux grands courants culturels internationaux et j'ai cherché des livres qui montraient des gosses de New York, de Londres, des favelas ou de lointaines campagnes [...]. Mais je me suis toujours gardée de tomber dans la littérature démonstrative et bien pensante, je me suis efforcée d'éviter le piège des romans à thèse qui ont commencé à fleurir après 1970. »

Dans ces quelques phrases, tout est dit de ses options profondes en matière de littérature et de littérature pour la jeunesse en particulier.

Isabelle Jan est née le 13 décembre 1930 ; elle était la fille d'Ida Jankélévitch et de Jean Cassou, la nièce de Vladimir Jankélévitch.

Elle commence à s'intéresser à la littérature de jeunesse au début des années soixante. Après avoir travaillé un moment à la bibliothèque de l'Heure Joyeuse, elle entre au Père Castor, où elle devient l'assistante de Paul Faucher. Une expérience importante qui l'aidera à se définir plutôt, d'ailleurs, en réaction qu'en phase avec les préoccupations très pédagogiques du Père Castor.

Elle anime ensuite, avec Natha Caputo, une émission de radio autour d'une sélection de livres. En 1966, elle crée la « Bibliothèque Internationale ». Isabelle était un des meilleurs éditeurs qu'il m'a été donné de rencontrer. Elle savait lire comme personne et quand elle se lançait dans l'édition d'un texte, l'auteur – ou le traducteur – pouvait être tranquille : elle savait tirer le meilleur de chacun. J'étais fascinée par cette acuité de lecture, cette envie d'épurer le texte au mieux, ce désir de le rendre le moins imparfait

possible. Jamais ses corrections et ses suggestions n'ont provoqué de querelle avec un auteur. Et pourtant, son franc-parler aurait pu en vexer plus d'un.

En 1969, elle publie aux Editions ouvrières une somme passionnante intitulée *La Littérature enfantine*. Un ouvrage qui fait encore autorité, réactualisé et réédité à de nombreuses reprises.

Dans les années 1980, alors que la Bibliothèque Internationale compte déjà plusieurs dizaines de titres, elle lance « Arc-en-Poche » et « Arc-en-Poche Deux », les collections de poche de Nathan où elle publie des auteurs français.

De deux passages au CNL, en 1981, avec Jean Gattégno, puis en 1986, est né un ouvrage intitulé *Les Livres pour la jeunesse, un enjeu pour l'avenir* (éditions Le Sorbier, 1988).

1987 : elle quitte les éditions Nathan. Au début des années 1990, elle crée chez Calmann-Lévy une collection d'albums, sobrement appelée « La Petite Collection », qui mêle art et littérature en associant un écrivain et un graphiste à l'œuvre d'un grand peintre.

Et puis, petit à petit, Isabelle délaisse la littérature de jeunesse où elle a joué un si grand rôle pour se tourner vers ses propres écrits.

Pourtant, eu égard à toutes les histoires et les anecdotes qu'elle a pu raconter, Isabelle Jan a peu écrit et, surtout, peu publié. C'est dommage. Il y avait en puissance chez elle quantité de livres formidables. Seuls quelques-uns ont dépassé le stade d'un projet esquissé lors d'une conversation après dîner, devant une tasse d'excellent café. Sans doute a-t-elle trop lu – et trop bien lu – pour écrire beaucoup. Il faudra donc se contenter de ce qui existe même si ce n'est pas assez. Et se consoler en considérant que,

en quelques titres, elle a embrassé non pas l'aube d'été mais les différentes facettes formelles de la littérature : nouvelle, roman, essai, biographie, anthologie, poésie... Ne manque que le théâtre où, sous l'invocation de Cami, elle eût sûrement excellé.

La nouvelle pour commencer – une forme brève, intense et brillante qui lui va bien et qu'elle appréciait. Ce fut *Écrits par cœur* (1977, Slatkine) repris en 1981 aux éditions Garance.

Puis le roman. Neuf ans plus tard, elle nous livrait *Le Fin Fond* (aux éditions Ramsay). Qui reste dans la même esthétique dense : ligne claire et intensité. Un des personnages s'appelle Mademoiselle Hélène. Voici ce qu'en écrit Isabelle Jan :

« Mademoiselle Hélène possède une mémoire impitoyable. Elle n'oublie jamais rien, ni un nom, ni un visage, ni une appréciation bonne ou mauvaise. Sa vie durant, et qui sera fort longue, elle se souviendra. Parmi tous ses souvenirs, il y en aura un, tout aussi tenace que les autres, mais bien particulier. Mademoiselle Hélène se rappelle que sa ville, il y a très longtemps, fut le théâtre d'un événement funeste dont personne ne parle et dont elle ignore tout. » Avec de tels personnages, allez faire de longs romans !

De fait, *Pilar*, paru en 1995 chez Calmann-Lévy, tout chargé de mémoire qu'il soit, est, lui aussi, un récit des plus ramassés. Une fois que tout est dit de ce qu'il y avait à dire, on tire le rideau ! C'est que cette merveilleuse bavarde qu'Isabelle Jan était dans la vie savait faire sienne, en la transposant, bien sûr, la formule qu'elle mettait dans la bouche du chef des chœurs du Capitole s'adressant à ses ouailles : « Quand vous chantez, vous chantez, quand vous parlez, vous vous taisez ! »

Comment, dès lors, a-t-elle autant aimé cet incorrigible bavard de Dickens qui est le sujet de son *Divinité du Tic* (Le Rocher, 2003) ?

C'est peut-être parce que, selon elle, « le monde de Dickens est tout d'abord poétique et doit être appréhendé comme une immense et singulière illumination ». La poésie, chez elle, comme fil conducteur et comme réponse – au fond.

La poésie a été chez elle une ardente nécessité qui n'a trouvé sa réalisation que dans la dernière partie de sa vie littéraire. Sans doute fallait-il une longue maturation pour que puissent se manifester avec éclat toutes les potentialités d'une voix singulière, faite à la fois d'un lyrisme puissant, d'un souffle épique diffus et d'une gouaille sarcastique en guise de diapason secret.

Avec son premier recueil, *Résidu diurne* (Tarabuste éditeur, 2005), on entend en effet à tour de rôle au premier plan l'une de ces trois tonalités. Le lyrisme triomphe notamment dans « La Pointe du Raz », cycle sur lequel le livre s'achève. Il y est question d'amour, et d'une larme obstinée qui finit par glisser « tiède » sur la joue de l'être aimé :

Absente je ne pourrai pas l'attraper
de ma langue / aspirer l'imprévu
trop longtemps imaginé... / Mais où
que je sois / quoi que je fasse / je
reconnaitrai cet instant / si frais si vif
si perçant / j'en serai avertie comme
d'une marée d'équinoxe / j'oublierai
tout / pour courir sur la grève / et je
verrai l'océan monter jusqu'à mes
pieds.

L'épopée se fait à la fois cosmique et profondément humaine, par exemple dans « One way », où retentit « la parole de chacun depuis le commencement / et les premiers balbutiements ». La satire s'attache ici et là à dégonfler toutes les baudruches de la « délectable cacophonie » humaine.

Bastringue (Tarabuste éditeur, 2010) et *Des colères & autres intempéries* (Tarabuste éditeur, 2012) vont donner une plus grande place à cette dimension engagée. Ayant gardé vivante au plus profond d'elle-même sa capacité de critique

et de résistance, Isabelle Jan nous a légué avec ses deux derniers livres une magistrale leçon de révolte, à l'usage notamment des jeunes générations, qu'elle ne pouvait imaginer sans poésie, sans la poésie de tous les temps (dont elle a d'ailleurs constitué une anthologie chez Tarabuste éditeur peu de temps avant sa disparition), sans la poésie de ce temps (à l'écoute de laquelle elle avait su demeurer attentive) et sans la part d'enfance irréductible qui est le cœur battant de toute vraie poésie.

Isabelle Jan a collaboré avec La Joie par les livres. Elle a contribué à lancer un programme de formation sur la littérature pour la jeunesse et a publié plusieurs articles dans *La Revue des livres pour enfants*. Son article « Le problème de l'adaptation », paru en 1970 dans le n° 20 de notre revue alors intitulé *Bulletin d'analyses de livres pour enfants*, est toujours d'actualité. Signalons aussi un article sur Hans Christian Andersen dans le n° 226 en 2005 et un entretien sur l'édition durant les années 1965-1975 dans le n° 244, en 2008. Nous nous associons au chagrin de de sa famille et de ses amis.